

Micoatl, ou « chemin des morts. » Le laboureur, en retournant la terre, y trouve encore des pointes de flèches et des lames d'obsidiane, qui attestent le caractère belliqueux de la population primitive du pays (19).

Quelles réflexions doivent se presser dans l'esprit du voyageur, lorsqu'il erre parmi ces témoins du passé; lorsqu'il foule aux pieds les cendres des générations qui ont élevé ces monuments, dont la vue nous reporte jusque dans la nuit des temps! Mais quels ont été ces architectes? Sont-ce ces obscurs Olmèques, dont l'histoire fabuleuse rappelle celle des anciens Titans? ou bien, comme on le prétend généralement, les paisibles et industrieux Toltèques, dont tout ce qu'on a pu recueillir repose sur des traditions presque aussi incertaines? Que sont devenues les races qui les ont construits? Sont-elles restées dans le pays, et se sont-elles ensuite mêlées et incorporées aux farouches Aztèques, qui leur ont succédé? ou bien, comme le ferait supposer le caractère plus élevé des ruines architecturales qu'on rencontre dans les contrées éloignées de l'Amérique centrale et du Yucatan, ont-elles été chercher vers le midi un champ plus vaste et plus favorable au développement de leur civilisation? mystères sur lesquels le temps a jeté son voile impénétrable. Un peuple a disparu, — peuple puissant, nombreux, assez avancé en civilisation, ainsi que l'attestent ses monuments, — mais il a disparu sans même laisser un nom. Il est mort sans faire un signe!

Ces réflexions ne paraissent pas avoir troublé l'esprit des conquérants, qui n'ont pas même écrit un mot sur ces antiques et vénérables monuments, quoiqu'ils aient passé à leurs pieds et sous leur ombre même. Au milieu de leurs souffrances, préoccupés du danger de leur position présente, ils n'avaient guère le loisir de méditer sur le passé.

L'armée gravissait les rampes des monts qui enferment la

(19) *Agricola, incurvo terram molitus aratro,
Exesa inveniet scabra rubigine pila, etc.*

Georg., lib. 1.

vallée d'Otompan, lorsque les éclaireurs vinrent annoncer qu'un corps nombreux était campé sur le versant opposé. Les Espagnols ne tardèrent pas à acquérir par leurs propres yeux la confirmation de cette nouvelle. En arrivant sur la crête des hauteurs, ils virent s'étendre, au-dessous d'eux, toute une armée, remplissant le creux de la vallée, à laquelle les blanches tuniques de coton donnaient l'apparence d'un terrain couvert de neige (20). Cette armée se composait de recrues des environs, et particulièrement du territoire populeux de Tezcuco, levées par les soins de Cuiclahuac, successeur de Montézuma, et concentrées sur ce point pour disputer le passage aux Espagnols. Tous les chefs de distinction s'étaient mis en campagne, chacun avec ses troupes réunies sous son étendard, déployant avec orgueil la pompe grossière de son appareil militaire. On n'apercevait, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, que boucliers et bannières flottantes, casques aux formes fantastiques, forêts de lances étincelantes, brillants tissus de plumes et simples tuniques de coton, mêlés et confondus, et agités comme les vagues de l'Océan (21). Quel spectacle pour cette troupe harassée, qui croyait atteindre bientôt le terme de son triste pèlerinage! Cortés lui-même, en comparant ces masses formidables, entassées sous ses yeux, à ses bataillons éclaircis par la mort, affaiblis par les maladies, la faim et la fatigue, ne put se défendre de la pensée que sa dernière heure était venue (22).

Mais son cœur n'était pas de ceux dans lesquels le désespoir peut avoir accès, et il puisa des forces dans la gravité même de sa situation. Il n'y avait d'ailleurs point à hésiter;

(20) « Y como iban vestidos de blanco, parecia el campo nevado. » *Herrera, Hist. gen.*, dec. 2, lib. 40, cap. 43.

(21) « Vistosa confusion, dit Solís, de armas y penachos, en que tenian su hermosura los horros. » (*Conquista*, lib. 4, cap. 20.) Sa description révèle la touche d'un grand artiste; mais il n'aurait pas dû mettre, en cette occasion, des armes à feu aux mains de ses compatriotes.

(22) « Y cierto creimos ser aquel el ultimo de nuestros dias. » *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, cap. 148.

car il n'y avait pas d'alternative. La fuite était impossible. On ne pouvait songer à se rabattre sur la capitale, dont on venait d'être chassé. Il fallait passer sur le corps de l'ennemi, ou mourir. Le général fit ses dispositions à la hâte. Il donna à son front de bataille le plus d'étendue possible, protégeant ses flancs à l'aide de sa cavalerie, réduite à vingt hommes. Heureusement, pour ménager ses chevaux, il n'avait pas permis, depuis deux jours, aux blessés de monter en croupe derrière les cavaliers; l'armée entière avait profité du repos de deux nuits et un jour qu'elle avait pris, ainsi que nous l'avons vu, dans un même endroit. Il est vrai que ce retard avait aussi permis à l'ennemi de rassembler des forces suffisantes pour lui disputer le passage.

Cortés donna ordre à ses cavaliers de ne pas quitter leurs lances et de pointer au visage de leurs adversaires. L'infanterie devait aussi frapper de la pointe, et non pas du tranchant de l'épée. On recommanda surtout de diriger les coups contre les chefs. Le général savait de quelle importance est la vie des chefs dans ces guerres contre des barbares, qui n'ont aucune idée de subordination, et ne peuvent supporter d'autre commandement que celui auquel ils ont été habitués.

Cortés adressa ensuite à ses soldats quelques paroles encourageantes, comme il avait coutume de faire à la veille d'un engagement. Il leur rappela les victoires qu'ils avaient remportées avec des chances presque aussi défavorables que celles qu'ils avaient en ce moment contre eux. C'était le résultat de la supériorité de la science et de la discipline sur le nombre. Que signifiait le nombre, en effet, tant que le bras du Tout-Puissant était avec eux? Or, celui qui avait permis qu'ils échappassent à tant de périls, n'abandonnerait pas maintenant sa propre cause; il ne les laisserait pas périr par la main de l'infidèle. Son allocution fut courte, car il lisait dans leurs yeux cette résolution qui rend les paroles inutiles. Le sentiment de leur position parlait avec plus de force au cœur des soldats que n'aurait pu faire la voix la plus éloquente; ils se sentaient électrisés par ce désespoir, qui donne de la vigueur

au bras le plus faible, et qui transforme un lâche en héros. Ils se recommandèrent dévotement à la protection de Dieu, de la Vierge et de saint Jacques, puis Cortés les mena droit à l'ennemi (23).

Ce fut un moment solennel que celui où cette petite troupe, s'avancant comme à l'ordinaire, d'un pas ferme et d'un air intrépide, descendit vers la plaine où s'étendait la multitude des Indiens. Ceux-ci se précipitèrent avec impétuosité à sa rencontre, faisant retentir les échos de la montagne de leurs cris sauvages, et lançant en même temps des volées de pierres et de flèches, qui interceptèrent un instant la clarté du jour. Mais à peine les premiers rangs des deux armées se trouvèrent-ils en contact, que la supériorité des chrétiens fut évidente. Leurs antagonistes, repoussés par les charges de la cavalerie, furent mis en désordre par leurs propres compatriotes, qui se pressaient derrière eux. L'infanterie espagnole chargea à son tour, et fit une large trouée dans les rangs des Aztèques, qui, s'écartant de tous côtés, semblèrent vouloir lui laisser un libre passage. Mais ce n'était que pour revenir à la charge avec une nouvelle fureur; et s'étant bientôt ralliés, ils fondirent de nouveau sur les chrétiens, enveloppant leur petite armée, qui, présentant de toutes parts une haie d'épées et de javelots, demeura ferme, dit un contemporain, comme un îlot contre lequel viennent se briser les vagues mugissantes (24). Ce fut une lutte désespérée, et pour ainsi dire corps à corps. Le Tlasca-

(23) Camargo, *Hist. de Tlascalala*, Ms. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 14. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 128. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 27.

Cortés aurait pu adresser à ses soldats la même harangue que Napoléon adressa plus tard aux siens: « Soldats, du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent. »

(24) C'est là comparaison qu'emploie Sahagun. « Estaban los Españoles como una isleta en el mar, combatida de las olas por todas partes. » *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 27.) Le vénérable missionnaire recueillit les détails de l'action, ainsi que lui-même nous l'apprend, de plusieurs personnes présentes.

lan, combattant en quelque sorte à la vue de ses montagnes natales, semblait puiser dans cette idée une ardeur nouvelle; et l'Espagnol redoublait d'énergie en songeant au sort affreux réservé aux prisonniers. La cavalerie fit des prodiges de valeur; chargeant par petits détachements de quatre à cinq hommes de front, au milieu des masses de l'ennemi, écrasant ses rangs rompus, et donnant, par cet avantage temporaire, de la force et du courage à l'infanterie. Il n'y eut pas une lance qui ne se teignit en ce jour du sang mexicain. Le jeune capitaine Sandoval se fit remarquer entre ses compagnons par sa brillante audace. Monté sur un fougueux coursier, dont il dirigeait les mouvements avec une merveilleuse aisance, il s'élançait, au moment où l'on s'y attendait le moins, au plus fort de la mêlée, renversant les plus vaillants guerriers, et se jouant du danger, comme si c'eût été son élément naturel (25).

Mais ces traits de valeur héroïque ne servaient qu'à engager de plus en plus les Espagnols, sans leur donner aucune chance de se frayer un passage à travers ces épais et interminables bataillons. Un grand nombre de Tlascalans et quelques Espagnols avaient été tués, et il n'en était pas un qui ne fût blessé. Cortés lui-même avait reçu une seconde blessure à la tête, et son cheval avait tellement souffert, qu'il fut obligé de mettre pied à terre, et d'en prendre un autre du train des

(25) Le portrait qu'a tracé Ercilla du jeune guerrier Tucapél peut fort bien s'appliquer à Sandoval, tel que nous le dépeignent les chroniqueurs castillans.

Cubierto Tucapél de fina molla
Salto como un ligero y suelto pardo
En medio de la tímida canalla,
Haciendo plaza el barbaro gallardo :
Con silvos grita en desigual batalla ;
Con piedra, palo, flecha, lanza y dardo
Le persigue la gente de manera
Come si fuera toro, o brava fiera.

La Araucana, parte 1, canto 8.

équipages; celui-ci était un animal aux membres vigoureux, qui supporta noblement les épreuves de cette rude journée (26). Cependant le combat durait déjà depuis plusieurs heures. Le soleil, élevé dans les cieux, dardait sur la plaine ses feux intolérables. Les chrétiens, affaiblis par les souffrances qu'ils avaient endurées et par le sang qu'ils perdaient, commencèrent à se relâcher, tandis que leurs ennemis, soutenus par les renforts qui leur arrivaient incessamment, et toujours pleins d'ardeur, redoublaient d'efforts. La cavalerie fut refoulée sur l'infanterie; et celle-ci, cherchant en vain un passage à travers les rangs serrés des Aztèques, qui avaient complètement enveloppé l'arrière-garde, fut mise dans un certain désordre. Le sort de la journée semblait se décider en faveur de l'ennemi, et il ne restait plus aux Espagnols qu'à vendre leur vie le plus chèrement possible.

Dans ce moment critique, Cortés, dont l'œil inquiet parcourait tout le champ de bataille, cherchant le moyen de prévenir un désastre qui paraissait inévitable, se leva sur ses étriers, et aperçut au loin, au milieu de la foule des combattants, un chef qui, à en juger par son costume et par son cortège militaire, devait être le commandant des barbares. Il était couvert d'un riche surtout de tissu de plumes, et sur sa tête flottait un panache magnifiquement monté en or et en pierres précieuses. Une bague attachée entre ses épaules s'élevait au-dessus de ce panache, portant à son extrémité un filet d'or — attribut curieux, mais ordinaire, de l'autorité d'un général aztèque. Ce cacique, qui se nommait Cihuaca, était porté sur une litière, et une troupe de jeunes guerriers, qu'on reconnaissait, à la richesse de leurs vêtements, pour la fleur de la noblesse indienne, l'entourait, comme pour servir de garde à sa personne et à l'emblème sacré.

L'œil d'aigle de Cortés n'eut pas plus tôt aperçu ce person-

(26) Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 10, cap. 13.

« Este caballo harriero, dit Camargo, le servió en la conquista de M jico, y en la última guerra que se dió se le mataron. » *Hist. de Tlascala*, Ms. II.

nage, qu'il brilla de la joie du triomphe : se tournant vivement vers les cavaliers qui étaient à ses côtés, et parmi lesquels se trouvaient Sandoval, Olid, Alvarado et Avila, le général leur montra ce chef, en leur disant : « Voilà notre but ! suivez-moi ! » Puis poussant son cri de guerre, et pressant de ses talons de fer les flancs de son coursier, il se précipita, tête baissée, au plus épais de la foule. Les ennemis, surpris et effrayés de la fureur de son attaque imprévue, lâchèrent pied. Ceux qui ne s'écartèrent pas assez promptement furent transpercés de sa lance ou renversés par le poids de son cheval. Les cavaliers s'élancèrent sur ses pas. Cette charge impétueuse, rapide et irrésistible comme la foudre, déchira la masse compacte, laissant sur son passage sanglant une longue trainée de morts et de mourants. Les Espagnols, ayant franchi tous les obstacles, se trouvèrent en quelques minutes en face du chef indien. Cortés, culbutant ceux qui l'entouraient, s'élança en avant avec la force d'un lion, et perça le cacique de sa lance. Un jeune cavalier, Juan de Salamanca, qui s'était tenu constamment aux côtés de son général, mit promptement pied à terre, et acheva le chef renversé de sa litière. Puis, arrachant le filet qui lui servait de bannière, il le présenta à Cortés, comme un trophée qui lui appartenait de droit (27). Tout cela fut l'affaire d'un moment. La garde du cacique offrit à peine quelque résistance, et cherchant son salut dans la fuite, communiqua l'épouvante à tout ce qui l'entourait. La nouvelle de la mort du chef se répandit bientôt par tout le champ de bataille. Les Indiens, frappés de consternation, ne songèrent qu'à fuir. Leur multitude ne faisant qu'augmenter leur confusion, ils se renversaient les uns les autres et se foulaient aux pieds, croyant que c'était l'ennemi qui les poursuivait (28).

(27) L'empereur Charles-Quint permit à ce brave cavalier de porter ce trophée dans ses armes, en commémoration de cet exploit. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 128.

(28) Tous les historiens s'accordent à célébrer ce glorieux fait d'armes de

Les Espagnols et les Tlascalans, en effet, s'empressèrent de profiter de ce revirement merveilleux et inespéré. Leurs fatigues, leurs blessures, la faim, la soif, tout fut oublié dans l'ardeur de la vengeance ; ils s'acharnèrent sur l'ennemi qui fuyait, donnant la mort à chaque coup, et exerçant de terribles représailles après tout ce qu'ils avaient souffert dans les marais sanglants de Mexico (29). La poursuite dura jusqu'à ce que l'ennemi eût entièrement disparu du champ de bataille, et ils revinrent alors, rassasiés de carnage, recueillir le butin qu'il avait laissé derrière lui. Ce butin était considérable, car la terre était jonchée des cadavres des chefs, contre lesquels les Espagnols, fidèles aux instructions de leur général, avaient de préférence dirigé leurs coups, et dont les vêtements déployaient ce luxe barbare dans lequel se complaisait le guerrier indien (30). Après que ses soldats se furent ainsi dédommagés, jusqu'à un certain point, de leurs précédents revers, Cortés les rappela sous leurs drapeaux : l'armée, en prière, rendit grâce au Dieu des batailles de son

Cortés, qui, dit Gomara en finissant, « sauva, par le seul effort de son bras, l'armée entière. » Voir *Crónica*, cap. 110. Sahagun, *Historia de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 27. Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 128. Oviedo, *Hist. de las Ind.*, Ms., lib. 33, cap. 47. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 10, cap. 13. Ixtlilxochitl, *Hist. chic.*, Ms., cap. 89.

La manière laconique et extrêmement modeste dont Cortés parle de cette affaire dans sa propre lettre forme un contraste remarquable avec les éloges qui lui sont prodigués par d'autres écrivains. « É con este trabajo fuimos mucha parte de el día, hasta que quiso dios, que murió una persona de ellos, que debía ser tan principal, que con su muerte cesó toda aquella guerra. » *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 148.

(29) « Pues á nosotros, dit le capitaine Diaz, no nos dolian las heridas, ni tenemos hambre ni sed, sino que parecia que no auíamos auido, ni pasado ningun mal trabajo. Seguimos la vitoria matando é hiriendo. Pues nuestros amigos los de Tlascala estavan hechos vnos leones, y con sus espadas, y montantes, y otras armas que alli apañaron, hazianlo muy bien y esforçadamente. *Hist. de la conquista*, loc. cit.

(30) Bernal Diaz, *ubi supra*.

salut miraculeux (31), et reprit sa marche à travers la vallée maintenant déserte. Le soleil baissait dans les cieux; mais avant que les ombres du soir eussent étendu leurs voiles sur la terre, les Espagnols atteignirent un temple indien placé sur une éminence, qui leur offrit pour la nuit une position à la fois forte et commode.

Telle fut la fameuse bataille d'Otumpan ou d'Otumba, comme on l'appelle ordinairement, par une corruption espagnole du mot. Elle fut livrée le 8 juillet 1520. Des écrivains castillans évaluent la totalité des forces indiennes réunies en cette occasion à deux cent mille hommes, et le nombre des morts à vingt mille! Ceux qui acceptent le premier de ces chiffres n'auront pas de peine à admettre le second (32). Il est presque aussi difficile de former une appréciation numérique exacte d'une multitude sauvage et désordonnée, que de calculer le nombre des cailloux du rivage ou des feuilles de l'automne. Cependant, il est incontestable que cette victoire fut une des plus remarquables qui aient été remportées dans le Nouveau-Monde; et cela non pas seulement à cause de la disproportion des nombres, mais surtout en raison de la condition différente des deux armées. Les Indiens combattaient dans toute leur force, tandis que les chrétiens étaient épuisés par les maladies, la famine et les longues souffrances; sans canons, sans armes à feu, sans rien de cet appareil militaire

(31) Le belliqueux apôtre saint Jacques, monté, comme à l'ordinaire, sur son blanc coursier, vint en cette occasion au secours des Espagnols. Un ermitage, placé sous son invocation, fut élevé près de là en mémoire de cette circonstance. (Camargo, *Hist. de Tlascala*.) Diaz, jusque-là sceptique au sujet de ces apparitions, admet ici le fait comme certain. (*Ibid.*, *ubi sup.*) L'apôtre était accompagné, suivant le chroniqueur tezcucan, de la Vierge et de saint Pierre. (*Hist. chich.*, Ms., cap. 89.) Voltaire a dit avec raison : « Ceux qui ont fait les relations de ces étranges événements les ont voulu relever par des miracles, qui ne servent en effet qu'à les rabaisser. Le vrai miracle fut la conduite de Cortés. » *Essai sur les mœurs*, chap. 147.

(32) Voir Oviedo, *Hist. de las Ind.*, Ms., lib. 33, cap. 47. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 10, cap. 13. Gomara, *Crónica*, cap. 110.

qui avait si souvent porté la terreur dans les rangs de leurs barbares ennemis, sans même le prestige que donne la victoire. Mais ils avaient pour eux la discipline, la résolution du désespoir, une confiance implicite dans leur général. On peut tirer de leur triomphe contre de pareilles chances la même conclusion que des victoires des Européens sur les hordes à demi sauvages de l'Asie.

Cependant il serait injuste d'attribuer tout l'honneur de cette victoire à la supériorité de la discipline et de la tactique. La bataille eût été certainement perdue, sans la mort opportune du chef indien. Et encore bien que l'on puisse dire que le choix de cette victime fut le résultat d'un calcul, ce ne fut que par l'effet du hasard qu'elle se trouva à la portée des Espagnols. C'est là, en effet, un des nombreux exemples de l'influence de circonstances fortuites sur le sort des opérations militaires. Sans l'étoile de Cortés, pas un Espagnol n'eût survécu pour transmettre à la postérité le récit de la sanglante bataille d'Otumba.